

## L'écriture de la mémoire dans le roman *Mon père, ce harki* de Dalila Kerchouche

Kahina BOUANANE <sup>(1,2)</sup>

### Introduction

L'écriture de la mémoire occupe une place de plus en plus engagée dans les œuvres romanesques maghrébines d'expressions française. Cette mise en scène de l'écriture par la mémoire est un des enjeux centraux d'une réflexion consacrée à la littérature. Le récit *Mon père, ce harki* (2003) de Dalila Kerchouche<sup>1</sup> répond justement à cette thématique à double consonance où histoire et mémoire se fondent et se confondent. La mémoire dans ce récit fonctionne comme le mentionne Maurice Halbwachs (1972), un besoin vital, cette mise en place, lui permet de raconter le parcours personnel de ses parents pendant et après la guerre d'Algérie. Selon Laurence Campa<sup>2</sup>, cette forme de témoignage, permet à l'auteure de réactiver la mémoire de son père, son discours est mis en abyme, comme pour lui rendre une sorte de justice. Au fil des histoires-mémoires narrées par l'auteure, se dessine un chemin, une quête et un vécu oublié et caché. À partir de ce récit-témoignage qui (re)convoque la guerre, l'auteure reconstitue l'histoire des harkis : l'engagement d'un père, sa lutte dans le « djebel » pendant la guerre, l'emprisonnement et la torture, le rapatriement dans la panique totale, les camps cernés de barbelés où les mères élèvent leurs enfants<sup>3</sup>. Le roman, lui fait découvrir la vie de son père, son rapatriement et sa vie de harki. Cette écrivaine de la deuxième génération nous confronte à une forme de mémoire que nous pourrions qualifier d'« indirecte », comme l'atteste Régine Robin (2003) la médiation avec le passé ne s'effectue pas par l'entremise du souvenir mais par le biais de l'imaginaire. Un imaginaire particulièrement nourrit d'un renvoie-mémoire<sup>4</sup>. A partir de ces quelques éléments non

---

<sup>(1)</sup> Université Oran, 31 000, Oran, Algérie.

<sup>(2)</sup> Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 31 000, Oran, Algérie.

<sup>1</sup> Une journaliste et écrivaine française.

<sup>2</sup> Maîtresse de conférences en Lettres Modernes à l'Université Paris-XII<sup>e</sup>.

<sup>3</sup> Propos recueillis dans la préface du roman, notes rédigées par Jacques Pradel.

<sup>4</sup> Colloque Mémoires des guerres civiles- construction des mémoires du XVI<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, organisé par Les Anneaux de la mémoire (Nantes) et le Musée d'Arts

exhaustifs, nous tenterons, d'examiner en décryptant les frontières de la mémoire-narration et jusqu'où, la dimension historique, peut-elle, être au service de stratégies qui vise à (re)définir des trajectoires aussi bien individuelles que familiales ?

### **La résilience comme remède à la mémoire**

Le récit de cette auteure est rédigé dans un élan personnel, où la part de son émoi est mise à épreuve, afin de véhiculer l'intensité de son émotion, elle explique les maux narrés par son père en exploitant et manipulant le concept de résilience (Cyrulnik, 1999). A travers ce récit, l'auteure tente, en effet, de se réconcilier avec son père en mettant des mots sur ses propres maux, ainsi que sur le silence face à certaines questions, quant à la position de son père durant la guerre d'Algérie. Selon Czurlik, la résilience est « le ressort intime face aux coups de l'existence » (1999, p. 78), ce qui donne un tour nouveau au concept. Il le traduit en une langue dite scientifique : « La résilience est un processus diachronique et synchronique : les forces biologiques développementales s'articulent avec le contexte social, pour créer une représentation de soi qui permet l'historisation du sujet » (Czurlik, 1999, p. 43).

Ce concept semble répondre à la quête de cette auteure, dans la mesure où, il ressemble à une blessure et lui permet de découvrir la vie de ses parents : de son père plus particulièrement, en remontant dans le temps : plus de quarante années après son rapatriement en tant que harki. Le roman contribue à réhabiliter l'histoire des harkis à partir d'une mémoire collective.

A cet effet, dès les premières lignes de ce roman, le lecteur saisit les raisons pour lesquelles l'auteure a décidé d'écrire ce texte, elle dit :

« Enfant, j'ai adoré mon père. Adolescente, je l'ai détesté. Parce qu'il était harki, parce qu'il a soutenu l'armée française pendant la guerre d'Algérie, j'ai longtemps cru que mon père était un traître. Il n'a jamais nié. Il ne m'a jamais rien dit. Devant son silence, j'ai décidé de partir sur les traces d'un fellah et d'une bergère, mes parents, dont la vie a basculé un matin de juin 1962 (...) J'ai enfin percé le silence qui pèse sur cette histoire. J'ai su, alors, pourquoi j'avais écrit ce livre : pour parler à mon père. » (Kerchouche, 2003, p. 23)

L'auteure de ce récit, a découvert à l'adolescence que son père avait été, pendant la guerre d'Algérie, un harki. Minée et ravagée par la honte, décide alors de partir sur les traces de cette humiliation, à la recherche du passé de ses parents. Elle traverse aussi la Méditerranée pour découvrir les origines

du drame en se rendant dans la région de l'Ouarsenis où elle retrouve le village de son père et les membres de sa famille. Arrivée à cette étape de sa quête, elle découvre une autre version de l'histoire.

Ce roman à caractère autobiographique, porte en lui des marques de quête, « une quête de l'être. L'auteure s'est sans cesse interrogée sur les raisons qui ont poussé son père, un habitant des montagnes de Chlef, à choisir le camp des Français dans le conflit algérien » (Spina, 2012). Pour répondre à ces interrogations, elle a mené son enquête à travers la « dense polémique qui abrite encore l'histoire des supplétifs musulmans de l'armée française. Entre le petit « h » comme honte et le « H » comme honneur » (Spina, 2012, p. 65), une polémique qui fait couler encore beaucoup d'encre, quant à la position et le rôle des harkis pendant la guerre d'Algérie, Dalila Kerchouche relate, pas à pas, sa propre découverte de l'histoire de ses parents.

L'auteure livre ses émotions et ses craintes, elle fait le portrait des harkis comme des *no man's land*<sup>5</sup> au sens de l'écrivaine Assia Djebar. Au fil de ces histoires douloureuses, se dessine un chemin, une quête et un vécu oubliés et cachés. À partir de la mémoire dite collective, l'auteure tente de reconstituer l'histoire des harkis : l'engagement d'un père en Algérie, sa lutte dans le « *djebel* » pendant la guerre et le rapatriement. Son investigation l'amène en Algérie, où, elle découvre sa famille algérienne et le secret de son père... Pendant plusieurs années les Kerchouche ont été « ballottés d'un lieu à l'autre, dans une misère effrayante, une humiliation constante »<sup>6</sup>.

L'histoire des harkis, ne cesse de faire couler encore beaucoup d'encre dans l'univers fictionnel. A cet effet, Catherine Milkovitch-Rioux, dans son ouvrage, *Mémoire vive de l'Algérie* exploite et remet en avant l'histoire qui « reconstitue les liens de cause à effet pour combler les lacunes, pour archiver, pour expliquer, la littérature semble creuser paradoxalement les défaillances, les oublis et les silences, tout en nourrissant l'étude de l'historien. C'est cet ensemble disparate qui compose la bibliothèque imaginaire de l'histoire » (Milkovitch-Rioux, 2012).

À partir de cette citation, il devient davantage lisible de comprendre la hargne de Dalila Kerchouche à vouloir justifier, au fil des pages, les raisons honorables ou non des harkis durant la guerre d'Algérie. Parmi ces justifications, elle évoque les années d'exclusion politique et sociale, « la faim, le froid, la puanteur des camps, mais aussi la discipline quasi militaire, la corruption, les mauvais traitements infligés aux familles, qui constituaient le lot quotidien de ces Français musulmans » (Kerchouche, 2003, p. 123, p. 132). Lors de la narration, l'auteure découvre la réalité des harkis, une réalité honteuse et complexe :

---

<sup>5</sup> La disparition de la langue française, Albin Michel, 2003.

<sup>6</sup> Un cahier photos, de Stéphane Gladieux, suivant le parcours de l'auteure.

« [...] "Est-ce que ton père t'a raconté la guerre?" me demande Tayeb. Je soupire. "Un peu. Mais j'ai du mal à discuter avec lui. Il fuit quand je lui pose des questions. Les harkis n'aiment pas parler du passé, ça leur rappelle de mauvais souvenirs. Et puis ils se sentent tellement coupables qu'ils se réfugient dans le silence..."

Il m'interrompt brutalement : "Ton père ne t'a rien dit?" Je ne comprends pas. "Dit quoi?" Je m'immobilise, inquiète tout à coup. Que sous-entend-il ? Il se ravise : "Non, il te le dira lui-même". "Ah! ... Tu l'auras voulu". Il lâche alors : «Ton père travaillait avec le FLN..." Le sol se dérobe sous mes pieds et le ciel me tombe sur la tête. » (Kerchouche, 2003, p. 155)

Ce roman-mémoire est un retour sur les origines : l'auteure voudrait expliquer l'idée que son père « était simplement un homme tourmenté par sa conscience, portant l'uniforme français mais dont le cœur penchait vers l'Algérie indépendante »<sup>7</sup>.

Le passé de la guerre est ainsi perçu comme étant menacé par l'oubli, une sorte de deuxième mort symbolique presque plus terrible que la mort réelle. Le récit renvoie à l'idée d'une peur qui relève de la phobie<sup>8</sup> de « l'effacement par l'oubli, considéré comme une « forme d'infidélité » (Hanotte, 1999, p. 126), qui consiste à remonter aux sources de ce que représente toute forme de déshonneur, il est question aussi d'une quête visant à rétablir le lien filial, cette démarche installe une sorte de légitimité, bien qu'elle soit peu intégrée aux yeux de l'histoire.

Ainsi, le travail mené par l'auteure est à la fois : dénonciateur et revendicateur. Afin de reprendre l'idée de Maurice Halbwachs, la question fondamentale est celle du « choix », ce qui tourmente l'auteure, ce sont les raisons de l'engagement de son père aux côtés de l'armée française. C'est pourquoi, elle a décidé d'écrire un récit qui expliquerait le parcours vécu par ses parents, un moyen aussi, de rattraper une forme de réconciliation affective vis-à-vis d'un père mué dans le silence. C'est aussi, ce qui lui permet « d'assumer en toute connaissance de cause [de revendiquer ouvertement, pour soi et avec les autres - le substrat familial et communautaire -, de faire sien l'"esprit" du groupe » (Halbwachs, 1968, p. 78). C'est dans cette optique que l'auteure a éprouvé la nécessité de remonter aux sources géographiques :

---

<sup>7</sup> Interview de l'auteure avec le Journaliste Bastien Lestang, en 2004.

<sup>8</sup> Cette phobie peut inclure très souvent les cas cliniques et donc pathologiques.

« Ce que j'adorerais faire, ce serait retourner en Algérie avec mes parents. Je sais que ce serait difficile, mais ce serait vraiment quelque chose que je voudrais faire, retourner avec mes parents voir la famille qui est restée là-bas, discuter avec eux. » (Kerchouche, 2003, p. 98)

L'auteure semble avoir accompli un besoin existentiel, celui d'écrire, puisque son récit correspond à un voyage à contresens sur la trace de ses parents, un « besoin de savoir à qui et à quoi nous devons d'être ce que nous sommes » (Kerchouche, 2003, p. 112). Tel fut le voyage, conçu par l'auteure, un aller vers un ancrage identitaire; puis, une porte de sortie vers une autre quête, plus intérieure, sur sa condition d'enfant de harki (Payot, 04/09/2003). Étant donné le caractère autobiographique (Lejeune, 1996) de ce roman, nous pouvons plus au moins avancer que l'écriture remplit, pour Kerchouche, une fonction réparatrice. D'une part, elle participe au travail de mémoire, en évoquant des récits oraux. D'autre part, elle remplit une fonction de résilience, en permettant à l'auteure de s'inscrire à son tour dans l'histoire grâce à son récit. L'écriture permet à celle-ci de revenir sur certains événements traumatisants du passé de ses parents, qui s'avèrent l'avoir marquée. L'analyse de ce récit met en évidence la fonction réparatrice et libératrice (Bellemare, 2006) de l'écriture.

### **Elaboration d'une mémoire narrée**

L'ambition de l'auteure est de remanier le lien avec le passé des harkis, en les plaçant davantage dans la posture de victime, c'est à ce juste titre que le sociologue Henri Müller explique cette situation. Les écrits des dernières années sur le parcours des harkis ont permis « une modification des représentations, au sein comme à l'extérieur de cette population, faisant passer les harkis d'une image de traître à celle de victime » (1999, p. 132). Le rôle des harkis pendant la guerre continue à faire réagir plus d'une génération, c'est pourquoi, on retrouve une surenchère de discours par rapport à l'écriture de l'histoire.

Ainsi, la mémoire des harkis souffre de leur expérience car, ils ne sont pas considérés comme membres actifs de la guerre d'Algérie. C'est dans ce sens que l'auteure semble vouloir disculper la position des harkis en légitimisant cette non-reconnaissance, qu'elle perçoit comme peu glorifiant. Le travail de prospection mené par cette auteure repose sur l'analyse des fragments du passé, des bribes textuelles telles que lettres et documents divers. Les événements dits mémoriaux jouent un rôle particulièrement important dans cette quête du passé. Ces « lieux de mémoire » pour reprendre l'expression de l'historien Pierre Nora<sup>9</sup>, sont autant de portes vers

---

<sup>9</sup> *Les Français d'Algérie*, ouvrage paru en mars 1961 et réédité en 2012 en France aux éditions Christian Bourgois, avec une préface, 50 ans après, par l'auteur et une lettre de Jacques Derrida.

un passé (...) les lieux offrent un accès au passé, auquel ils sont dédiés et qu'ils semblent ne jamais avoir quitté » (Müller, 1997, pp. 173-190).

Le processus de la mise en place de la mémoire peut être convoqué comme un outil d'analyse du présent, par opposition à l'Histoire définie par Marie-Claire Lavabre (2014, pp. 26-37). Cette opération intellectuelle est vouée à « instituer une distance entre le passé et le présent » (Lavabre, 2014, pp. 177-190), le récit de Dalila Kerchouche, est un témoignage, car « entreprendre de dire la vérité sur les mémoires, ce n'est assurément pas admettre que les mémoires disent la vérité, mais c'est à tout le moins postuler que les mémoires sont porteuses de sens jusque dans la sélection et la déformation qui font d'elles des mémoires » (Stora, 1992, pp. 93-96). Quant à Cyrulnik, il avance le fait que tout témoignage (à différents degrés) est une porte vers une sortie, une sortie qui porte le stigmate d'une réussite : « on est toujours émerveillé devant ces enfants qui ont su triompher d'épreuves immenses et se faire une vie d'hommes, malgré tout » (Cyrulnik, 1999, p. 76).

Ces différents sens d'interprétation, peuvent installer une sensation de vide et aussi d'absence dans le roman, l'auteure tente de préserver le devenir de son père en lui réalisant un autre profil identitaire, autre que celui qui véhicule le sentiment de honte.

Comme le souligne Paul Ricœur<sup>10</sup>, le devoir de mémoire doit être dirigé vers l'avenir. Cependant, le texte romanesque de Kerchouche est sans cesse dirigé dans le passé. Dans ce contexte, l'oubli fait pourtant partie intégrante de la mémoire selon les propos de P. Ricœur : un individu qui n'oublierait rien serait submergé par les souvenirs et incapable de vivre le présent. La mémoire elle-même est une sélection et reconfiguration des expériences passées. C'est pourquoi Ricœur qualifie la mémoire qui n'oublie rien de « monstrueuse ».

En somme, le récit de cette auteure installe d'autres grilles d'interrogations, celles qui permettent d'entretenir l'expérience de la résilience dans un imaginaire symbolique qu'est l'œuvre littéraire. Tout comme l'écrit Broch, « l'écriture n'est artistique que si elle est motivée par « une impatience de la connaissance »<sup>11</sup>.

Une connaissance qui se voudrait comme une invitation, telle proposée par E. Saïd : montrer le rôle des intellectuels étant de décoder des structures, certes, mais aussi de proposer de nouveaux modèles. De ce fait, notre connaissance de soi se trouve approfondie par la connaissance du monde, ce qui, toujours selon Saïd, est possible grâce à la littérature.

---

<sup>10</sup> Réflexions sur l'ouvrage de Paul Ricœur : *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Charles Reagan, dans *Transversalités* 2008.

<sup>11</sup> Hermann Broch, *Logique d'un monde en ruine. Six essais philosophiques*, Paris, Tel-Aviv : Éditions de l'éclat, coll. « Philosophie de l'imaginaire », 2005, EAN 9782841620609

## Bibliographie

Bellemare, S. (2006, automne). La Littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine. *Écriture, mémoire, résilience, Études littéraires*, 38 (1).

Braudel, F. (1977). *Ecrits sur l'histoire*. Paris : Flammarion.

Lejeune, Ph. (1996). *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Müller, B. (1997). Le passé au présent. Tradition, mémoire et histoire dans les sciences, sociales, *Les Annuelles*, (8).

Cyrułnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.

Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte*. Paris : Desclée de Brouwer.

Hanotte, X. (1999). *De secrètes injustices*. Paris : Belfond.

Jablonka, I. (2014). *L'Histoire est une Littérature contemporaine*. Paris : Seuil, coll. « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ».

Kerchouche, D. (2003). *Mon père, ce harki*. Paris : Seuil.

Lavabre, M.-C. (2014), La Mémoire collective : entre sociologie de la mémoire et sociologie du souvenir. *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, (3), pp. 26-37.

Manceron, G., & Remaoun, H. (1993). *D'une rive à l'autre. La guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*. Paris : Syros.

Milkovitch-Rioux, C. (2012). Mémoire vive d'Algérie, Littératures de la guerre d'indépendance. Paris : Buchet Chastel.

Robin, R. (2003). *La mémoire saturée*. Paris : Stock.

Spina, R. (2006). *Destins de harkis, aux racines de l'exil*. Paris : Seuil.

Spina, R. (2012). *Enfants de harkis et enfants d'émigrés, parcours croisés, identité à recoudre*. Paris : Karthala, Institut Maghreb-Europe.

Stora, B. (1992, juillet-septembre), Entre histoire, mémoires et images : les années algériennes. *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, (35).

## Quelques thématiques liées au numéro Revue *Insaniyat*

*Insaniyat* : Communautés, identités et histoire (n° 47-48, janvier-juin 2010).

*Insaniyat* : Mémoire et histoire (n° 3, 1997).